



De la logophobie démesurée à la logophilie passionnée et intolérante

La citation autorisée

From Disproportionate Logophobia to Passionate and Intolerant Logophobia

Authorized Citation

Nora HADJI*,
ENS Ouargla (Algérie),
hadji.noraogx@gmail.com
Pr. Foudil DAHOU,
Université Kasdi Merbah Ouargla (Algérie),
foudil.dahouogx@gmail.com

Date de soumission : 11.02.2022

Date d'acceptation : 30.03.2022

Date de publication : 31.03.2022

**Ex
PROFESSO**

Volume 07 / Numéro 01 / Année 2022

* - Auteur correspondant.

Résumé

Sous la forme choisie d'un essai bref, cet article dit tout le sentiment du doctorant de devoir recourir à la citation d'auteur, comme preuve de scientificité, dans sa rédaction académique. Possiblement éprouvante, cette expérience le fruste de son statut de véritable sujet, auteur de son écrit personnel et individuel. Sujet déshérité de sa légitime originalité, il revendique pour lui seul une certaine liberté de méthodologie dans la construction de son discours. Il semble ignorer ainsi le sens de la gratifiante humilité qui le préserve à la fois de la logophobie démesurée et de la logophilie passionnée et intolérante. Mais il a pour lui toutes les excuses de l'objectivité : il est le jeune apprenti-sorcier de la recherche initiatique.

Mots-clés : logophilie ; logophobie ; discours ; écrit ; sujet.

Abstract

In the chosen form of a short essay, this article expresses the doctoral student's feeling of having to resort to the author's quotation, as proof of scientificity, in his academic writing. Troubling, this experience deprives him of his status as a true subject, author of his personal and individual writing. Subject deprived of his legitimate originality, he claims a certain methodological freedom in the construction of his discourse. He thus seems to ignore the sense of gratifying humility which preserves him both from excessive logophobia and from passionate and intolerant logophobia. But he has all the excuses of the principle of objectivity: he is the young sorcerer's apprentice of initiatory research.

Keywords : Logophilia; Logophobia; Speech; Writing ; Subject.

Url de la revue :

<https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/484>



INTRODUCTION

La rédaction d'une thèse de doctorat est une fabuleuse aventure dont chaque étape trace considérablement l'évolution. Acte de solitude aussi bien que de négociation, rédiger impose un rythme de vie « insoutenable », « [...] un excès de la vie cérébrale [...] »¹, à cause de la multiplicité des méthodes et des techniques. Il en découle pourtant, avec la distanciation nécessaire et l'objectivité, un constat remarquable : l'apprenti-chercheur se transforme progressivement et devient un sujet scripteur toujours « inquiet » de la fortune de son écrit académique. Il en est pleinement conscient. C'est justement cette « inquiétude » première qui lui permet d'aller de l'avant avec la ferme intention de se corriger au fur et à mesure des possibles développements de son écrit et des tournures inattendues que peut prendre sa phrasistique aux nombreux détours insoupçonnés d'un mot d'auteur dont il recherche, quelquefois vainement, le secours.

Ce mot de l'altérité secourable, il s'agit de se l'approprier ; de l'amadouer et de le domestiquer pour en user à sa guise. L'apprenti-chercheur se doit néanmoins d'être fort prudent ; certains mots, à l'apparence banale, se révèlent extrêmement chatouilleux lorsqu'on les approche de trop près. *Altérité* est l'un d'eux. L'apprenti-chercheur se remémore bien à propos la réflexion de Laurent : « *Si le groupe se sent en état d'altérité par rapport à l'un de ses membres, il en fait sa victime* »².

N'est-ce pas vraisemblablement le cas de tous les mots d'auteur qui sont forcément « étrangers » à l'écrit du scripteur en herbe ? Son texte refuse ces mots étrangers ; rebelle à toute greffe. C'est une opération très délicate qui exige habileté et patience – une pratique soutenue de longue haleine ; une fréquentation assidue des auteurs et des écrivains. L'apprenti-chercheur recherche sa voie qui, pour le moment, se limite à une piste à peine tracée qu'il tente de débroussailler et d'éclairer au moyen des propos bienveillants des grands auteurs à la suite d'un Renan combien compatissant :

*« J'ai pensé que quelques personnes liraient, non sans profit, ces pages ressuscitées, et surtout que la jeunesse, un peu incertaine de sa voie, verrait avec plaisir comment un jeune homme, très franc et très sincère, pensait avec lui-même il y a quarante ans »*³.

L'acte de citer, perçu autrement et fort simplement par le novice, constitue un jeu dangereux où se mêlent naïveté et calcul.

I. CITATION : LA THÉÂTRALITÉ DE L'ARÈNE

La citation est un système qu'il s'agit de saisir dans sa totalité si l'on prétend, avec beaucoup d'audace, en démonter les mécanismes – le jeu en vaut-il d'ailleurs la chandelle ?

*« Beaucoup de villes pour le pilote ne sont qu'un camp d'aviation, qu'un terrain d'atterrissage. Qu'il aille à Melbourne ou à Chung-King, à Calcutta ou à New York, à Tunis ou à Rio, il verra des pistes, des hangars, un camion d'essence, du sable, de la terre battue et peut-être au loin quelques arbres »*⁴.

N'est-ce pas aussi cette même impression que ressent au tréfonds de lui-même l'apprenti-scripteur face à la méthodologie et à ses règles les plus élémentaires ; confronté à la froideur des styles de citation et de bibliographie ? Du drame à la tragédie, le chemin est très court surtout en l'absence d'une longue expérience de



pratique personnelle. Le recours à la citation devient très rapidement une œuvre de longue haleine dont seul un développement personnel soutenu permet de se libérer, comme d'une drogue longtemps consommée dont seule viendrait à bout une véritable cure de désintoxication. Dans les faits, il ne s'agit pas de se laisser emporter, car « *les citations ne doivent pas réfléchir à [n]otre place* »⁵.

Comportement addictif, le recours à la citation consume sournoisement le jeune scripteur universitaire en quête d'originalité et d'authenticité, cependant combien effrayé et possédé par l'obligation pernicieuse de scientificité. C'est un risque, non pas inutile mais nécessaire, car « *l'or s'épure dans le même feu où la paille est consumée [...]* »⁶. Semblable « *[au] touriste qui veut se rendre de C*** à M*** et qui aime mieux supporter en stoïcien les fatigues et les privations d'une excursion poétique dans un beau mais sauvage pays, que de se laisser cahoter dans une voiture sur les monotones et ennuyeuses chaussées [...]* »⁷, l'appât de l'originalité séduit et berce les espoirs de l'apprenti-chercheur, candidement et fortement désireux d'éviter les sentiers battus. Pourtant, il lui faut bien apprendre et réapprendre ; seule la pratique – nourrie préalablement et justement de la théorie – lui sera extraordinairement bénéfique.

« Ce n'est que lorsqu'il a été ainsi exercé aux difficultés et aux finesses de la langue, à l'exactitude des expressions, à l'enchaînement logique des idées, à la synonymie des mots, que l'on peut le dégager de toute entrave, et le laisser voler de ses propres ailes dans le champ immense de la littérature [et de l'écriture] »⁸.

C'est le rêve refoulé de la chimère autonomie que de croire présentement à son propre vol. On ne rêve pas dans une arène cruelle où l'on se retrouve, non pas dans la confortable situation du spectateur indifférent au sort misérable du condamné, mais dans la position bien inconfortable du malheureux gladiateur confronté aux fauves de la civilisation et incapable de les dompter. Pour cela, il lui faut des mots suffisamment sonnants.

« Chaque être [a] sa pâture ou sa pâtée. Le ramier trouv[e] du chènevis, le pinson trouv[e] du millet, le chardonneret trouv[e] du mouron, le rouge-gorge trouv[e] des vers, l'abeille trouv[e] des fleurs, la mouche trouv[e] des infusoires, le verdier trouv[e] des mouches »⁹. Seul l'apprenti-scripteur ne trouve pas ses mots – est-ce donc par manque d'imagination ? Pourtant...

« Tout l'univers visible n'est qu'un magasin d'images et de signes auxquels l'imagination donnera une place et une valeur relative ; c'est une espèce de pâture que l'imagination doit digérer et transformer. Toutes les facultés de l'âme humaine doivent être subordonnées à l'imagination qui les met en réquisition toutes à la fois »¹⁰. À moins qu'il ne lui manque, au scripteur en herbe, cette « éducation scientifique » que tente de lui inculquer aveuglément le cours de Méthodologie de la recherche universitaire ; sans véritable succès – semble-t-il –, la maîtresse curiosité ayant été brutalement congédiée, accusée d'être hors de propos. C'est dans ce contexte particulier de dérive intellectuelle que s'imposent opportunément à l'esprit les raconteries de la créativité.

« On raconte que Balzac (qui n'écouterait avec respect toutes les anecdotes, si petites qu'elles soient, qui se rapportent à ce grand génie ?), se trouvant un jour en face d'un beau tableau, d'un tableau d'hiver, tout mélancolique et chargé de frimas, clair-semé de cabanes et de paysans chétifs, — après avoir contemplé une maisonnette d'où montait une maigre fumée, s'écria : "Que c'est beau ! Mais que font-ils dans cette cabane ? à quoi pensent-ils, quels sont leurs chagrins ? les récoltes ont-elles été bonnes ? ils ont sans doute des échéanciers à payer ?" »¹¹.



L'échéancier implacable du jeune scripteur est lié, quant à lui, à la rédaction urgente de son écrit académique qu'il colore et décore de citations, à la va-vite, sans réfléchir aux réelles conséquences des alliances ou des mésalliances qu'il contracte souvent abusivement et fréquemment à son propre insu. Là réside assurément cette construction du discours que caractérise une dilemmatique position : *logophobie démesurée ou logophilie passionnée et intolérante ?*

II. LOGOPHOBIE DÉMESURÉE

L'apprenti-chercheur se demande déjà très souvent dans quelle raisonnable mesure il aura la possibilité objective de tenir un discours substantiel sur son sujet de mémoire ou de thèse lors de sa soutenance. Par anticipation, il imagine une déplorable scène où il s'évertue, afin de sauver la face, d'invoquer l'autorité des grands auteurs, qui ont antérieurement excellé dans sa thématique, avec grand renfort de citations. Cependant, point dupe de lui-même, il admet, avec réticence, que son utilisation concrète des citations est absolument incertaine et sa réelle portée encore davantage. Par imagination, il réalise encore ce prodigieux parallèle : *la citation est à son écrit ce que l'ogive est à la voûte. À ce propos...*

« Quelle est la vraie fonction de l'ogive ? Est-elle portante ? Soutient-elle, soulage-t-elle la voûte ? Est-elle un membre essentiel ou bien un simple organe de renfort ? Ou même n'est-elle qu'un couvre-joint de la voûte d'arête, et son vaste développement n'a-t-il qu'une valeur purement plastique [...] »¹².

Au terme de cette psychanalyse de l'intimité de sa conscience intellectuelle, l'apprenti-chercheur regrette amèrement que son « œuvre » soit le résultat peu probant d'un échafaudage de points de vue désharmonieux et incohérents ; l'accumulation d'opinions diverses ni étayées ni commentées ; la simple fabrique d'un style sans recherche. L'envahit alors le fort sentiment, (im)prévisible, d'une logophobie paradoxalement démesurée. Toutefois, une telle logophobie, éloignée de toute forme d'aversion ou d'hostilité, exprime une crainte profonde ; la peur malsaine due à l'absence d'une initiation salutaire à l'intelligence des mots¹³ – à laquelle un cours de *Méthodologie de la recherche universitaire* n'a jamais songé au point de la développer durablement dans l'esprit en friche des jeunes chercheurs. Il sait que lui fait encore défaut cette vertu de l'artiste, due à la maîtrise de son art, au moyen de laquelle il s'introduit chez les autres.

« L'ouverture, l'exorde, le prélude, servent à l'orateur, au poète, au musicien, à disposer leur propre esprit, et aux auditeurs à préparer leur attention. Il doit y régner je ne sais quelle lenteur, participant du silence qui précède et du bruit qui va suivre. L'artiste y doit faire montre de ses ressources, afin de donner des gages de sa capacité, mais avec la modestie et la réserve d'un homme dont les sens s'éveillent, pour ainsi dire, et n'entrent en jeu que l'un après l'autre. Ce n'est que lorsque l'esprit a pris son vol, et l'attention, sa stabilité, que l'opération commence et que le sujet se déploie »¹⁴.

De déception en déception, l'apprenti-chercheur se morfond, jaloux de la renommée des grands auteurs qui réalisent leurs performances de discours presque avec détachement et indifférence, dissemblables en cela aux exploits des hercules de cirque se pavanant devant leurs publics. Le scripteur en herbe oublie néanmoins un détail d'importance : *« [...] toujours l'Hercule gagnait, non qu'il fût le plus fort de tous les hommes avec lesquels il avait lutté, mais par l'habitude de la lutte, et par la science qu'il avait de toutes les ressources et de tous les secrets du métier [...] »¹⁵* – le vieil adage se veut ainsi beaucoup plus sage : *c'est en forgeant qu'on devient forgeron.*



Nul discours ne se déploie de lui-même conséquemment sans que son auteur n'intervienne opportunément ayant pesé longuement et longtemps auparavant chaque mot et sa portée selon les vieux principes de la concision et de la structuration du tout. Sa syntaxe compose alors le souffle qui anime soudain le corps de sa phrase jusqu'alors inerte, et dont le style assure aussitôt la vivacité à la grande satisfaction de l'auditeur ou du lecteur séduit. Ainsi la logophobie démesurée se transforme peu-à-peu en logophilie.

III. LOGOPHILIE PASSIONNÉE ET INTOLÉRANTE

Comprendre comment fonctionne la langue procure un certain « *sentiment du discours* »¹⁶ pouvant conduire jusqu'à la logophilie passionnée et intolérante. Cette passion doublée d'une extrême intolérance n'a pas toujours de justification précise ni de motivation particulière autre que celle d'un goût prononcé pour la beauté et l'esthétique de la langue elle-même. Toutefois, pour toute personne assez sage et tout individu assez raisonnable, est venu désormais le « [...] *temps d'étudier enfin l'histoire des sciences et des idées [...] dans la sérénité, et non plus dans le bruit et la fureur [...]* »¹⁷.

C'est aussi le cas en ce qui concerne le précaire équilibre esthétique du scripteur novice face aux surprises de la langue pour qui il ne s'agit pas uniquement « [...] *de ciseler quelques bons mots* »¹⁸, mais d'être pleinement disposé, en toutes circonstances, à remettre perpétuellement en question ses compétences mises à dure épreuve. C'est donc en remettant constamment son travail personnel en question que l'on progresse considérablement – sans pour autant en faire un véritable *travail de Pénélope*¹⁹. Comparable, toute proportion gardée modestement, à l'artiste asiatique, surtout japonais, l'apprenti-scripteur sait dorénavant, grâce à l'avantageuse fréquentation de la langue écrite, qu'il peut puiser sans modération dans « [...] *ces concisions extraordinairement expressives [...], cette économie de moyens qui, tout en respectant le mouvement de la vie, aboutit au style* »²⁰. Ainsi surgissent de sa culture générale et universitaire les prémisses d'une pensée en co-construction que les citations aident à émerger du néant de l'incertitude et de l'inexpérience au profit d'une hésitante publication à venir – un futur article toujours en gestation.

Dans cette course effrénée à la publication, le recours à la citation se traduit explicitement par une recherche de légitimité scientifique qu'il convient et importe de se forger en longeant, allègrement mais à petits pas bien mesurés, l'interminable fleuve du discours savant que franchissent régulièrement les ponts et les passerelles de *la méthodologie de la recherche universitaire*.

Métaphoriquement, le discours du novice, guidé laborieusement par une méthodologie incorrectement assimilée, insuffisamment maîtrisée, se veut similaire à la navigation d'un bateau.

« *La position du bateau envisagée à un moment donné dépend de toute la route qu'il a parcourue jusqu'à ce moment et des conditions réalisées autour de lui au moment considéré. Un instant après, il a changé de position [...]; son déplacement, ses changements de situation et de direction ne dépendent uniquement ni de lui ni du milieu, mais des relations établies entre lui et le milieu* »²¹.

Tout parcours, initiatique dans son essence, exige du novice de la patience et de l'endurance afin de parvenir à son achèvement – dans le principe et non dans le fait ; car seul l'inachèvement est le lot du travail acharné. L'apprenti-scripteur se doit de se départir de certain comportement réducteur et malsain à la suite de « [...]



certaines personnes ignorantes et voraces qui voudraient des émotions sans subir les principes générateurs, la fleur sans la graine, l'enfant sans la gestation »²².

Toute *peine mérite salaire* – le vieux proverbe reconforte ainsi quiconque dont la personnalité fragile est tout prête à succomber à la « solution de facilité » ; malencontreusement disposée à laisser tomber sa tâche dès la première difficulté rencontrée ; très semblable à la fleur de Colette : « *Pendant une bouffée de silence, épaisse comme une brume, je viens d'entendre choir sur la table voisine les pétales d'une rose qui n'attendait, elle aussi, que d'être seule pour défleurir* »²³.

C'est une attitude intellectuelle contraire au plus élémentaire des courages – car le véritable « *courage ne rugit pas toujours. Parfois, c'est une petite voix intérieure qui dit en fin de journée : "demain, je ré-essaye"* »²⁴. Le poids et la portée effective d'un discours – quel qu'il soit – résident donc dans notre force personnelle à nous forger des convictions ; ce dont l'apprenti-chercheur a fini par se persuader intimement : « *Une grande part de mon succès est attribuable à ma capacité de me convaincre que je peux réussir quelque chose, même si je n'y connais rien* »²⁵. De la sorte, l'apprenti-chercheur se pénètre de la profondeur de sens du remarquable argument du docteur Alexis Carel pour qui « *la difficulté ou l'obscurité d'un sujet n'est pas une raison suffisante pour le négliger* »²⁶. C'est un premier pas, inespéré, vers l'originalité.

L'originalité n'est plus, au regard des « *sommations* » méthodologiques et épistémologiques, une simple recherche ; elle engendre aussitôt une quête désespérée de se démarquer avantageusement de ses « *prédécesseurs* »²⁷ – que la revue de la littérature oblige à consulter de manière incontournable, inévitable au point d'en sortir frustré et de se demander ce que l'on va pouvoir ajouter au thème et au sujet.

L'apprenti-chercheur doit toutefois toujours avoir à l'esprit que tout sujet « *consommé* » n'est jamais définitivement dépourvu d'un nouvel intérêt qu'une énième approche mettra sûrement en perspective. Là réside tout le bénéfice implicite d'une revue de la littérature correctement menée selon le criterium scientifique. Il convient absolument de le saisir et de le comprendre :

« Une revue de la littérature est une tentative de détermination de la frontière entre savoir et non-savoir, à la manière de ces explorateurs qui, tel George Vancouver, s'attaquaient à une partie encore inconnue de la terre, sans carte et cherchant précisément à établir cette carte. Un travail de recherche établit dans un même mouvement la frontière de la connaissance et la déplace. La [...] raison qui fait que nous ne savons pas où se situent les limites du savoir est que nous croyons savoir des choses, que l'objet de la démarche de recherche est précisément de remettre en cause »²⁸.

Il est vrai qu'une terrible frustration se dessine alors à l'horizon de notre incertitude d'autant plus que « *[...] nous croyons ignorer des choses, et elles sont pourtant déjà connues* »²⁹. Il s'agit néanmoins de se relever et de poursuivre vaillamment parce que cette « *tragique* » incertitude est justement sinon éphémère du moins passagère :

« Une recherche de littérature est réussie quand le sujet sur lequel on était parti plein d'enthousiasme apparaît totalement connu, défriché, d'une accablante banalité et qu'une dépression profonde s'empare du chercheur. C'est à partir de ce moment que l'on peut travailler à définir solidement sa question de recherche, c'est-à-dire positionner correctement l'originalité de sa démarche »³⁰.

Au-delà du drame personnel et individuel, se profile alors une énigme³¹ ; celle d'une originalité à conquérir – plus modestement à construire.



IV. « ÉNIGMATIQUE » DRAME DE L'ORIGINALITÉ

Si, pour le commun des mortels, *le salaire*³² récompense l'effort physique péniblement fourni et gravement consenti, la *persévérance*³³ assure doublement la satisfaction morale et intellectuelle à celui ou celle qui accepte « joyeusement » et laborieusement de s'atteler à une tâche de longue haleine : *la rédaction scientifique universitaire*, surtout d'une thèse – pendant en moyenne trois années consécutives (système LMD).

Le cadre en est fortement contraignant, mais possède la particularité de permettre à l'apprenti-scripteur de s'initier aux énigmes de la rédaction scientifique dont nous avertit un Mauriac aguerrri à la discipline de l'écrire : « *Ce qui distingue un romancier, un dramaturge, du reste des hommes, c'est justement le don de voir de grands arcanes dans les aventures les plus communes. Toutes les aventures sont communes, mais non leurs secrets ressorts* »³⁴. L'apprenti-scripteur apprécie déjà ainsi la patiente élaboration d'une œuvre à venir qui consacra son nom – objet de maintes citations futures.

L'apprenti-chercheur se doit cependant honnêtement de concéder les influences des « *prédécesseurs* » sur son propre travail et de sacrifier du même coup son « *originalité* » – tant désirée – conjuguée aux temps improbables, en envisageant humblement de se plier aux « *vertus* » de maturité et de perfectionnement d'un exercice académique dont tout le mérite est l'épanouissement intellectuel d'un être du penser et le développement d'un ensemble de compétences du réfléchir.

Dans cet ordre des idées, la maîtrise d'une énonciation de base s'avère innégociable pour celui ou celle à qui elle fait grandement défaut. Elle constitue *le degré zéro* et le point focal d'une industrie de la production et de la publication scientifiques que les plus prestigieuses Institutions du Supérieur – à l'échelle du national et de l'international – se disputent à coup de citations et de classements. Aux yeux de l'apprenti-scripteur, l'énonciation se transforme en espace à franchir ; une mer déchaînée, où « *comme les sirènes ou le minotaure, le pouvoir-des-mots (sic) est formé, par un étrange télescope, de la jonction de deux corps étrangers et inconciliables* »³⁵.

Le vertige saisit inopinément l'apprenti-scripteur, devenu soudain agoraphobe. Son dessein n'est plus alors que de surmonter le ressac de la rédaction et d'assurer l'intégrité de son état physique et moral, en l'attente d'une secourable soutenance. Le choix d'un plan de rédaction à suivre s'impose immanquablement à son esprit ; et c'est le retour impérieux vers son préprojet d'article à soumettre dont il guette fiévreusement les indices précieux d'une critique positive. Un trait de lumière surgit « miraculeusement » : « [... s'] oblig[er], avant tout, d'être exact, [n'] aspirer qu'à être clair. [... ne] guère [...] songer à l'élégance du style »³⁶.

Au terme de sa réflexion sibylline, l'apprenti-chercheur se retrouve devant une inexorable remise en question déroutante de soi et de sa pratique – que seule permet généreusement de dépasser l'éthique scientifique, comprise et acceptée dans son essence tout à la fois de façon sereine, individuelle et collective.

Sans en être totalement certain, l'apprenti-chercheur tente de convaincre, tant bien que mal, son ego que « *la pensée scientifique a également besoin d'intégrer un principe d'instabilité, la capacité d'être remise en cause par le non conformisme* »³⁷. L'apprenti-scripteur, qui ne peut se départir d'un sentiment coupable d'égo-altruisme, sait cependant que la rédaction scientifique universitaire, dans sa quête de la juste énonciation, compose une sorte de voyage « intérieur » et que « *la leçon vaut pour tous*



les voyages. Ceux-ci ne peuvent réussir que si le voyageur parti à la recherche de l'Autre, en arrive à s'identifier avec lui »³⁸.

Quelque peu dubitatif, l'apprenti-chercheur s'interroge longuement sur la valeur « réelle » d'une méthodologie de la recherche universitaire qu'embastillent les pratiques les plus diverses et cependant tendant remarquablement à l'univocité. Une tendance regrettable car

« à tout miser sur la méthodologie, l'on crée des esprits encodés, faits sur le même moule et l'on brise l'élan de la curiosité joyeuse qui n'entrave pas, au contraire, la richesse de la pensée. La méthodologie est le tombeau de la vraie méthode : celle des chemins ouverts par l'imagination et l'amour du danger »³⁹.

Pour celui ou celle qui se retrouve à défricher le champ d'un mémoire ou d'une thèse, le recours à la citation constitue une stratégie réfléchie. Véritable outil à l'incontestable utilité, la citation libère ou assujettit selon les circonstances ; conditionne ou prédispose à une avantageuse pratique de réappropriation non seulement des mots de l'altérité mais à ses pensées, presque invisibles, grâce à la compréhension, à peine entamée, de sa phraséologie.

Exercice incontournable de tout écrit universitaire, notamment de réflexion, la citation d'auteur s'avère une ressource inépuisable dont l'exigence de maîtrise dit toutes les difficultés inhérentes à sa pratique systématique. Si l'exercice universitaire de la rédaction scientifique compose, dans son principe, une alchimie du verbe dont les secrets restent perpétuellement à redécouvrir, le recours à la citation ne constitue assurément pas *la pierre philosophale* à la quête de laquelle il faut se sacrifier. C'est juste une question de scientificité – sur l'autel de laquelle il convient d'immoler son orgueil intellectuel et son originalité.

L'exercice se révèle finalement très gratifiant – même si, contrairement au principe fort simple de la conclusion académique, l'apprenti-chercheur, en parfait accord avec son égo d'apprenti-scripteur, ne peuvent se résoudre tous deux au strict respect de l'exigence méthodologique universitaire qui *interdit* de recourir à la citation – ici, sans doute, argument d'autorité – au terme de leur commune réflexion :

« Pour grandir de nouveau, l'homme est obligé de se refaire. Et il ne peut pas se refaire sans douleur. Car il est à la fois le marbre et le sculpteur. C'est de sa propre substance qu'il doit, à grands coups de marteau, faire voler les éclats afin de reprendre son vrai visage »⁴⁰.

Tout se résume finalement à une question d'éthique scientifique dont certains aspects essentiels demeurent encore « trop étrangers » à la fraîche discipline de l'apprenti-chercheur qui se retrouve, soudain, par mégarde, dans l'une de « [...] ces salles que les jeunes critiques appellent les salles obscures parce qu'elles sont, en effet, chargées de répandre [pour un esprit protestataire] les ténèbres sur l'intelligence humaine »⁴¹.

Sur ce point précis, l'apprenti-scripteur se récusé néanmoins ; ce n'est pas par déroboade, mais, ici, il reconnaît honnêtement – par conscience – les limites de ses compétences personnelles en la matière. Il ne peut déceimment apprécier ni « juger » objectivement de son rapport aux citations d'auteurs. En effet, « [...] les réflexions d'autrui ne nous semblent décisives qu'à l'instant où, les redécouvrant pour notre compte, nous les sentons, par une rencontre curieuse, à la fois très vraies, mais très nôtres ; universelles, mais particulières, et comme privées »⁴².



De telles considérations, ramènent à leur juste mesure les pratiques lacunaires de celui ou celle qui, déshérité de la légitime originalité de son écrit personnel et individuel, revendique néanmoins une part de responsabilité concernant le devenir de sa production intellectuelle. Il sait que tout objet de réflexion est éphémère, se transforme sous les aléas de la Communauté scientifique. *La fable de La Fontaine* en est la pure illustration : « [...] *Je plie, et ne romps pas* [...] »⁴³.

CONCLUSION

Au terme de notre tentative de réflexion – revêtue sans doute d’une dimension thérapeutique car nous voulions fabriquer de toutes pièces notre légende personnelle dans la jungle de la prose académique –, nous avons conscience que notre bref essai portant sur l’imprenable forteresse de la citation d’auteur présente assurément des lacunes. Pourtant, dans cette quête de domination du mouvement textuel idéal, nous avons réappris l’importance de connaître les incontournables stratégies de l’énonciation et d’en reconnaître les subtilités. Nous avons également compris la nécessité d’exercer continuellement notre aptitude interprétative et notre capacité expressive au carrefour de l’extraction de sens-analyse et de la reformulation-synthèse.

Nous ressortons ainsi de cette expérience scripturale plus forts que jamais – ici, le « nous » est pluriel : doctorante et directeur de thèse – parce que désormais plus sensibles aux exigences de l’onomasiologie et de la sémasiologie mises au service de l’organisation de la pensée. Nous avons franchi certaines frontières de la rédaction scientifique universitaire ; nous en avons dépassé d’autres : notre unique ambition étant de concilier nos compétences et nos performances – avec peut-être la secrète vanité de nous démarquer suffisamment – sans être en brouille avec le verbe universitaire.

En commerçant avec la citation d’auteur, la question éthique nous a surpris au cœur même de la scientificité ; au moment le plus inattendu : dénoncer ce sentiment de frustration de devoir sacrifier notre originalité et refouler notre statut de sujet. Finalement, à cet instant précis de la rédaction, dans le miroir académique, nous nous sommes curieusement regardés et avons fini par savoir comment réconcilier avantageusement ipséité et altérité.

C’est indiscutablement le prix « fabuleux » à consentir à la culture universitaire d’aujourd’hui.

¹ - Hippolyte TAINÉ, [1865] 1948, p. 159.

² - Jacques LAURENT, 1971, p. 398.

³ - Ernest RENAN, 1890.

⁴ - André MAUROIS, 1947, p. 264.

⁵ - Mathieu FUSI, 2019.

⁶ - Jacques Bénigne BOSSUET, 1681, p. 22.

⁷ - Reinhart DOZY, 1932, p. 03.

⁸ - Pierre LAROUSSE, 1884, pp. VII-VIII.

⁹ - Victor HUGO, 1879-1882, p. 64.

¹⁰ - Charles BAUDELAIRE, 1868, IX.

¹¹ - Charles BAUDELAIRE, 1868, pp. 217-218.

¹² - Henri FOCILLON, [1938] 1947, p. 143.

¹³ - Pierre LAROUSSE, 1857.

¹⁴ - Joseph JOUBERT, 1850, p. 114.

¹⁵ - Edmond de GONCOURT, 1879, XIX.



- ¹⁶ - Michelle LECOLLE, 2012, pp. 59-80.
¹⁷ - Patrick SÉRIOT, Ekaterina VELMEZOVA, 2005, p. 01.
¹⁸ - Eugène-Humbert GUITARD, 1955, pp. 189-197.
¹⁹ - « On appelle travail de Pénélope un ouvrage qui ne se termine jamais ». <https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/P%C3%A9n%C3%A9lope/137507>
²⁰ - Henri FOCILLON, 1921, p. 06.
²¹ - LE DANTEC, 1907, pp. 1-2.
²² - Honoré de BALZAC, 1855, p. 06.
²³ - Sidonie Gabrielle COLETTE, 1946
²⁴ - Mary Ann RADMACHER, 2012, p. 29.
²⁵ - Anthony ROBBINS, (s.d.). Coach et essayiste américain; il a écrit notamment : *Pouvoir Illimité*, Robert Laffont, 1989 ; *L'Éveil de votre puissance intérieure*, 1993, Le Jour Éditeur.
²⁶ - Alexis CARREL, 1935.
²⁷ - Il serait fort regrettable ici que des directeurs de these adoptent la conduite irraisonnable d'un des personnages de Léon BLOY, (1946). *Le Désespéré*, [A. Soirat, 1886], Mercure de France, p. 202 : « Busard se contente de démarquer le talent des autres ou, plus simplement, de les dépouiller en bloc, sans discernement et sans choix, car il est incapable même d'apercevoir le talent. »
²⁸ - Hervé DUMEZ, 2011, pp. 16-17.
²⁹ - *Ibid.*, p. 17.
³⁰ - *Ibid.*
³¹ - « L'énigme proprement dite est une définition de choses en termes vagues et obscurs, mais qui, tous réunis, désignent exclusivement leur objet commun et laissent à l'esprit le plaisir de la deviner ». Jean-François MARMONTEL (1787). *Éléments de littérature* [Énigme], Éditions Desjonquères, collection XVIIIe siècle, 2005.
³² - Autrement, il va de soi, que ce qui arrive aux héros malheureux (qui ne survivent pas à leur aventure) de Georges ARNAUD (1949). *Le Salaire de la peur*, Éditions Julliard.
³³ - Samuel JOHNSON, 2012, p. 28.
³⁴ - François MAURIAC, [1926] 1947, p. 52.
³⁵ - Jean PAULHAN, [1941] 1950 p. 102.
³⁶ - Louis René VILLERMÉ, 1840, pp. VI-VII.
³⁷ - Ali A. MAZRUI, 1985, pp. 13-15.
³⁸ - Jacques BROSSE, 1987, p. 05.
³⁹ - François CHÂTELET (1925-1985) in Brigitte EVANO, 2011, p. 245.
⁴⁰ - Alexis CARREL, 1935.
⁴¹ - Georges DUHAMEL, 1952, p. 140.
⁴² - Jean PAULHAN, 1945, p. 43.
⁴³ - Jean de LA FONTAINE, 1668.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BALZAC Honoré de, (1855). *La recherche de l'absolu* (dans *Études philosophiques*, t. IX), Alexandre Houssiaux, Éditeur, Paris, p. 06. La Bibliothèque électronique du Québec, collection « À tous les vents », Volume 1111 : version 1.0. <https://beq.ebooksgratuits.com/balzac/Balzac-71.pdf>
BAUDELAIRE Charles, (1868), *Curiosités esthétiques*, Michel Lévy Frères, Paris. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1073236b/#>
BLOY Léon, (1946). *Le Désespéré*, [A. Soirat, 1886], Mercure de France
BOSSUET Jacques Bénigne, (1681), *Discours sur l'histoire universelle*, vol. 2.
BROSSE Jacques, (1987). « Le voyageur et sa quête », *Le Courrier de l'Unesco : Journaux de voyage*, n° 4, 40e année.
CARREL Alexis (1935). *L'homme, cet inconnu*, Librairie Plon, Paris. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k242675/f26.image#>
COLETTE Sidonie Gabrielle, (1946). *L'Étoile Vesper*, Milieu du Monde.
DE MONTBRON Yves, (2012). *300 citations positives pour les managers d'aujourd'hui*. http://www.fractale-formation.net/dmdocuments/300_citations_positives-pour-manager.pdf.
DOZY Reinhart, (1932), *Histoire des musulmans d'Espagne jusqu'à la conquête de l'Andalousie par les Almoravides (711-1110)*, t. 2 (Livre II, E. J. Brill, Leyde (Hollande)).
DUHAMEL Georges, (1952). *Manuel du protestataire*, Mercure de France.
DUMEZ Hervé, (2011). « Faire une revue de littérature : pourquoi et comment ? ». *Le Libellio d'AEGIS*, vol. 7, n° 2, pp. 16-17. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00657381>
EVANO Brigitte, (2011). *La philosophie en 1 000 citations*, © Groupe Eyrolles.



FOCILLON Henri, (1921). *L'Estampe japonaise et la peinture en Occident dans la seconde moitié du XIX^e siècle*, communication présentée au Congrès d'histoire de l'art. Paris, 26 Septembre - 5 octobre 1921. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6577464t.texteImage>

FOCILLON Henri, (1947), *Art d'Occident : le moyen-âge roman et gothique*, 2e éd. Armand Colin, [1938].

FUSI Mathieu, (2019), [en ligne], Point ; Virgule, *Enseigner la science pratique. 6 – La rédaction* [cours épistémopratiq[ue]], <https://ptvirgule.hypotheses.org/1207> 05.10.2021.

GONCOURT Edmond de, (1879), *Les Frères Zemganno*, Charpentier, xix. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k208027x.image#>

GUITARD Eugène-Humbert, « Montaigne et l'art de guérir », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 43^e année, n° 147, 1955, p. 189-197. http://www.persee.fr/doc/pharm_0035-2349_1955_num_43_147_10283

HUGO Victor, (1879-1882), *Les Misérables*, t. 5 (Livre 1), Paris. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k55505877.texteImage#>

JOUBERT Joseph, (1850), *Pensées, Essais, Maximes et Correspondances [XCVIII]*, Le Normant, Paris. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k61386514.texteImage>

LA FONTAINE Jean de, (1668). *Les Fables [Le Chêne et le Roseau]*, Claude Barbin, Paris.

LAROUSSE Pierre, (1857), *Petite Grammaire lexicologique du premier âge (guide du maître)*, Aug. Boyer et Cie : libraires-éditeurs, Paris.

LAROUSSE Pierre, (1884), *Méthode lexicologique. ABC du style et de la composition : petits exercices pour amener insensiblement les élèves à rendre leurs pensées*, 15^e édition, Aug. Boyer et Cie, Libraires-Éditeurs, Paris, 1884, p. VII-VIII. <https://ia800504.us.archive.org/8/items/mthodelexicolo00laro/mthodelexicolo00laro.pdf>

LAURENT Jacques, (1971), *Les Bêtises*, Grasset, France.

LECOLLE Michelle (2012), « Sentiment de la langue, sentiment du discours : changement du lexique, phraséologie émergente et “air du temps” ». *Diachroniques*. ffhalshs-00843215f

MARMONTEL Jean-François (1787). *Éléments de littérature [Énigme]*, Éditions Desjonquères, collection XVIII^e siècle, 2005.

MAURIAC François (1926). *La Province*, Hachette, 1947.

MAUROIS André, (1947), *Études littéraires*. T. 2, Sfelt, coll. « Les grands événements littéraires ».

MAZRUI Ali A., (1985). « Tradition orale et archives en Afrique », *Le Courrier de l'Unesco*, 38^e année (Le temps retrouvé : bibliothèques et archives).

RENAN Ernest, (1890), *L'Avenir de la science : pensées de 1848*, Calmann Lévy Éditeur, Paris, p. V. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k107920k.texteImage#>

PAULHAN Jean, (1941). *Les Fleurs de Tarbes ou la Terreur dans les lettres*, Gallimard, coll. « Blanche », 1950.

PAULHAN Jean, (1945). *Entretien sur des faits divers*, Gallimard, coll. « Blanche ».

RIBOT Théodule, (1907). *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 32^e année, LXIV, Félix Alcan Éditeur, Paris. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k172023/texteBrut>

SÉRIOT Patrick (éd.), (2005), « Un paradigme perdu : la linguistique marriste », *Cahiers de l'ILSL* [Institut de linguistique et des sciences du langage], n° 20, Université de Lausanne-Suisse. <https://www.unil.ch/files/live/sites/clsl/files/shared/CILSL20.pdf>

TAINÉ Hippolyte, (1948), *Philosophie de l'art*, t. 2, Hachette, France.

VILLERMÉ Louis René (1840). *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*, Tome 1, Jules Renouard et Cie, Paris.

POUR CITER L'AUTEUR :

HADJI Nora, DAHOU Foudil (2022), « De la logophobie démesurée à la logophilie passionnée et intolérante : La citation autorisée », *Ex Professo*, V 07, N 01, pp. 25-35, Url : <https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/484>